

communément de barrière. Je suis en l'union de vos saints sacrifices, etc.



LETTRE SIXIEME.



Messeigneurs, c'est pour obéir aux ordres que vous m'avez fait l'honneur de me donner depuis quelques jours, que je vais vous rendre un compte exact et fidèle des découvertes et des établissemens que nous avons faits, le père *de Salvatierra* et moi, dans la *Californie*, depuis environ cinq ans que nous sommes entrés dans ce vaste pays. Nous nous embarquâmes au mois d'octobre de l'année 1697, et nous passâmes la mer qui sépare la *Californie* du *Nouveau-Mexique*, sous les auspices et sous la protection de *Notre-Dame de Lorette*, dont nous portions avec nous l'image. Cette étoile de la mer nous conduisit heureusement au port avec tous les gens qui nous accompagnaient. Aussitôt

que nous eûmes mis pied à terre, nous plaçames l'image de la sainte Vierge au lieu le plus décent que nous trouvâmes ; et, après l'avoir ornée autant que notre pauvreté nous le put permettre, nous priâmes cette puissante avocate de nous être aussi favorable sur terre qu'elle nous l'avait été sur mer.

Le démon, que nous allions inquiéter dans la paisible possession où il était depuis tant de siècles, fit tous ses efforts pour traverser notre entreprise, et pour nous empêcher de réussir. Les peuples chez qui nous abordâmes, ne pouvant être informés du dessein que nous avions de les retirer des profondes ténèbres de l'idolâtrie où ils sont ensevelis, et de travailler à leur salut éternel, parce qu'ils ne savaient pas notre langue, et qu'il n'y avait parmi nous personne qui eût aucune connaissance de la leur, s'imaginèrent que nous ne venions dans leur pays que pour leur enlever la pêche des perles, comme d'autres avaient paru vouloir le faire plus d'une fois au temps passé. Dans cette pensée, ils prirent les armes, et vinrent par troupes à notre habitation, où il n'y

avait alors qu'un petit nombre d'Espagnols. La violence avec laquelle ils nous attaquèrent, et la multitude de flèches et de pierres qu'ils nous jetèrent fut si grande, que c'était fait de nous infailliblement, si la sainte Vierge, qui nous tenait lieu d'une armée rangée en bataille, ne nous eût protégés. Les gens qui se trouvèrent avec nous, aidés du secours d'en haut, soutinrent vigoureusement l'attaque, et repoussèrent les ennemis avec tant de succès, qu'on les vit bientôt prendre la fuite. Les barbares, devenus plus traitables par leur défaite, et voyant d'ailleurs qu'ils ne gagneraient rien sur nous par la force, nous députèrent quelques-uns d'entre eux; nous les reçûmes avec amitié; nous apprîmes bientôt assez de leur langue pour leur faire concevoir ce qui nous avait portés à venir dans leur pays. Ces députés détrompèrent leurs compatriotes de l'erreur où ils étaient; de sorte que, persuadés de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, et nous marquèrent tous de la joie de voir que nous souhaitions les instruire de notre sainte religion, et leur apprendre le chemin du ciel.

De si heureuses dispositions nous animèrent à apprendre à fond la langue *monqui*, qu'on parle en ce pays-là. Deux ans entiers se passèrent partie à l'étudier et partie à catéchiser ces peuples. Le père de Salvatierra se chargea d'instruire les adultes, et moi les enfants. L'assiduité de cette jeunesse à venir nous entendre parler de Dieu, et son application à entendre la doctrine chrétienne fut si grande, qu'elle se trouva en peu de temps parfaitement instruite. Plusieurs me demandèrent le saint baptême, mais avec tant de larmes et de si grandes instances, que je ne crus pas devoir le leur refuser. Quelques malades et quelque vieillards, qui nous parurent suffisamment instruits, le reçurent aussi, dans la crainte où nous étions qu'ils ne mourussent sans baptême ; et nous avons lieu de croire que la Providence n'avait prolongé les jours à plusieurs d'entre eux que pour leur ménager ce moment de salut. Il y eut encore environ cinquante enfants à la mamelle qui, des bras de leurs mères, s'envolèrent au ciel après avoir été régénérés en Jésus-Christ.

Après avoir travaillé à l'instruction de ces

peuples, nous songeâmes à en découvrir d'autres à qui nous pussions également nous rendre utiles. Pour le faire avec plus de fruit, nous voulûmes bien, le père de Salvatierra et moi, nous séparer, et nous priver de la satisfaction que nous avons de vivre et de travailler ensemble. Il prit la route du nord, et je pris celle du midi et de l'occident. Nous eûmes beaucoup de consolation dans ces courses apostoliques : car, comme nous savions bien la langue, et que les Indiens avaient pris en nous une véritable confiance, il nous invitaient eux-mêmes à entrer dans leurs villages, et se faisaient un plaisir de nous y recevoir et de nous y amener leurs enfants. Les premiers étant instruits, nous allions en chercher d'autres, à qui successivement nous enseignions les mystères de notre religion. C'est ainsi que le père de Salvatierra découvrit peu à peu toutes les habitations qui composent aujourd'hui la mission de *Lorette-Concho*, et celle de Saint-Jean de *Londo* : et moi, tout le pays qu'on appelle à présent la mission de Saint-François-Xavier de *Biaundo*, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud. En avançant ainsi

chacun de notre côté, nous remarquâmes que plusieurs nations de langues différentes se trouvaient mêlées ensemble, les unes parlant la langue *monqui*, que nous savions, et les autres la langue *laymone*, que nous ne savions pas encore. Cela nous obligea d'apprendre le *laymon*, qui est beaucoup plus étendu que le *monqui*, et qui nous paraît avoir un cours général dans tout ce grand pays. Nous nous appliquâmes si fortement à l'étude de cette seconde langue, que nous la sûmes en peu de temps, et que nous commençâmes à prêcher indifféremment, tantôt en *laymon* et tantôt en *monqui*. Dieu a béni nos travaux, car nous avons déjà baptisé plus de mille enfants, tous très-bien disposés, et si empressés de recevoir cette grâce, que nous n'avons pu résister à leurs instantes prières. Plus de trois mille adultes, également instruits, désirent et demandent la même faveur, mais nous avons jugé à propos de la leur différer pour les éprouver à loisir, et pour les affermir davantage dans une si sainte résolution. Car, comme ces peuples ont vécu longtemps dans l'idolâtrie et dans une grande dépendance de leurs

faux prêtres, et que d'ailleurs ils sont d'un naturel léger et volage; nous avons eu peur, si l'on se pressait, qu'ils ne se laissassent ensuite pervertir, ou qu'étant chrétiens sans en remplir les devoirs, ils n'exposassent notre sainte religion au mépris des idolâtres. Ainsi, on s'est contenté de les mettre au nombre des catéchumènes. Le samedi et le dimanche de chaque semaine ils viennent à l'église et assistent, avec les enfants déjà baptisés, aux instructions qui s'y font; et nous avons la consolation d'en voir un grand nombre qui persévèrent avec fidélité dans le dessein qu'ils ont pris de se faire de vrais disciples de Jésus-Christ. Depuis nos secondes découvertes, nous avons partagé toute cette contrée en quatre missions: la première est celle de *Coucho* ou de Notre-Dame de Lorette; la seconde est celle de *Biaundo* ou de Saint-François-Xavier; la troisième, celle de *Jodivineggé* ou Notre-Dame des Douleurs; et la quatrième, qui n'est encore ni fondée ni tout à fait si bien établie que les trois autres, est celle de Saint-Jean de *Londo*.

Après vous avoir rendu compte, messei-

gneurs, de l'état de la religion dans cette nouvelle colonie, je vais répondre maintenant, autant que j'en suis capable, aux autres articles sur lesquels vous m'avez fait l'honneur de m'interroger. Je vous dirai d'abord ce que nous avons pu remarquer des mœurs et des inclinations de ces peuples, de la manière dont ils vivent, et ce qui croît en leur pays. La *Californie* se trouve assez bien placée dans nos cartes ordinaires. Pendant l'été les chaleurs y sont grandes le long des côtes, et il y pleut rarement; mais dans les terres l'air est plus tempéré, et le chaud n'y est jamais excessif. Il en est de même de l'hiver à proportion. Dans la saison des pluies, c'est un déluge d'eau; quand elle est passée, au lieu de pluies, la rosée se trouve si abondante tous les matins, qu'on croirait qu'il eût plu, ce qui rend la terre très-fertile. Dans les mois d'avril, de mai et juin, il tombe avec la rosée une espèce de manne qui se congèle et qui s'endurcit sur les feuilles des roseaux, sur lesquelles on la ramasse. J'en ai goûté. Elle est un peu moins blanche que le sucre, mais elle en a toute la douceur. Le *climat* doit être

sain, si nous en jugeons par nous-mêmes et par ceux qui ont passé avec nous. Car, en cinq ans qu'il y a que nous sommes entrés dans ce royaume, nous nous sommes tous bien portés, malgré les grandes fatigues que nous avons souffertes; et, parmi les autres Espagnols, il n'est mort que deux personnes, dont l'une s'était attiré son malheur. C'était une femme, qui eut l'imprudence de se baigner étant près d'accoucher.

Il y a dans la Californie, comme dans les plus beaux pays du monde, de grandes plaines, d'agréables vallées, d'excellents pâturages en tout temps pour le gros et le menu bétail, de belles sources d'eau vive, des ruisseaux et des rivières dont les bords sont couverts de saules, de roseaux et de vignes sauvages. Les rivières sont fort poissonneuses, et on y trouve surtout beaucoup d'écrevisses, qu'on transporte en des espèces de réservoirs, d'où on les tire au besoin. J'ai vu trois de ces réservoirs très-beaux et très-grands. Il y a aussi beaucoup de *xicames*, qui ont meilleur goût que celles que l'on mange dans tout le Mexique. Ainsi on peut dire que la Californie est un pays très-

fertile. On trouve sur les montagnes des *mescales* pendant toute l'année et presque en toutes les saisons, de grosses pistaches de diverses espèces, et des figues de différentes couleurs. Les arbres y sont beaux, et entre autre celui que les *Chinois*, qui sont les naturels du pays, appellent *palo-santo*. Il porte beaucoup de fruits, et l'on en tire d'excellent encens. Si ce pays est abondant en fruits, il ne l'est pas moins en grains. Il y en a de quatorze sortes, dont ces peuples se nourrissent: ils se servent aussi des racines des arbres et des plantes, et entre autres de celle d'*yuca*, pour faire une espèce de pain. Il y vient des chervis excellents, une espèce de féveroles rouges dont on mange beaucoup, et des citrouilles et des melons d'eau d'une grosseur extraordinaire. Le pays est si bon, qu'il n'est pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année. Ainsi, avec le travail qu'on apporterait à cultiver la terre, et un peu d'habileté à savoir ménager les eaux, on rendrait tout le pays extrêmement fertile, et il n'y a ni fruits ni grains qu'on n'y cueille en très-grande abondance. Nous l'avons déjà éprou-

vé nous-mêmes; car, ayant apporté de la Nouvelle-Espagne du froment, du blé de Turquie, des pois, des lentilles, nous les avons semés, et nous en avons fait une abondante récolte, quoique nous n'eussions point d'instruments propres à bien remuer la terre, et que nous ne pussions nous servir que d'une vieille mule et d'une méchante charrue que nous avions pour la labourer.

Outre plusieurs sortes d'animaux qui nous sont connus, qu'on trouve ici en quantité et qui sont bons à manger, comme des cerfs, des lièvres, des lapins et autres, il y a deux sortes de bêtes fauves que nous ne connaissions point. Nous les avons appelées des moutons, parce qu'elles ont quelque chose de la figure des nôtres. La première espèce est de la grandeur d'un veau d'un ou deux ans; leur tête a beaucoup de rapport avec celle d'un cerf; leurs cornes, qui sont extraordinairement grosses, avec celles des bœliers. Ils ont la queue et le poil, qui est marqueté, plus courts, encore que les cerfs; mais la corne du pied est grande, ronde et fendue comme celle des bœufs.

J'ai mangé de ces animaux; leur chair m'a paru fort bonne et fort délicate. L'autre espèce de moutons, dont les uns sont blancs et les autres noirs, diffère moins des nôtres. Ils sont plus grands et ils ont beaucoup plus de laine. Elle se file aisément et est propre à mettre en œuvre. Outre ces animaux, dont on peut se nourrir, il y a des lions, des chats sauvages, et plusieurs autres semblables à ceux qu'on trouve à la Nouvelle-Espagne. Nous avons porté dans la Californie quelques vaches et quantité de menu bétail, comme des brebis et des chèvres, qui auraient beaucoup multiplié, si l'extrême nécessité où nous nous trouvâmes pendant un temps ne nous eût obligés d'en tuer plusieurs. Nous y avons porté des chevaux et de jeunes cavales pour en peupler le pays. On avait commencé à y élever des cochons; mais comme ces animaux font beaucoup de dégât dans les villages, et comme les femmes du pays en ont peur, on a résolu de les exterminer. Pour les *oiseaux*, tous ceux du Mexique, et presque tous ceux d'Espagne, se trouvent dans la Californie; il y a des pigeons, des tourterelles, des alouettes, des

perdrix d'un goût excellent et en grand nombre, des oies, des canards, et de plusieurs autres sortes d'oiseaux de rivière et de mer. La mer est fort poissonneuse, et le poisson en est d'un bon goût. On y pêche des sardines, des anchois et du thon qui se laisse prendre à la main au bord de la mer. On y voit aussi assez souvent des baleines et de toutes sortes de tortues. Les rivages sont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nacres de perles. Ce n'est pas de la mer qu'on tire le sel; il y a des salines dont le sel est blanc et luisant comme le cristal, mais en même temps si dur, qu'on est souvent obligé de le rompre à grands coups de marteau. Il serait d'un bon débit dans la Nouvelle-Espagne, où le sel est rare. Il y a près de deux siècles qu'on connaît la *Californie*; ses côtes sont fameuses par la *pêche des perles*; c'est ce qui l'a rendue l'objet des vœux les plus pressés des Européen qui ont souvent formé des entreprises pour s'y établir. Il est certain que si le roi y faisait pêcher à ses frais, il en tirerait des grandes richesses. Je ne doute pas non plus qu'on ne trouvât des mines en

plusieurs endroits si l'on en cherchait, puisque ce pays est sous le même climat que les provinces de *Cinaloa* et de *Sonora*, où il y en a de fort riches.

Quoique le ciel ait été si libéral à l'égard des *Californiens*, et que la terre produise d'elle-même ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine et de travail, cependant ils ne font aucun cas de l'abondance ni des richesses de leur pays. Contents de trouver ce qui est nécessaire à la vie, ils se mettent peu en peine de tout le reste. Le pays est fort peuplé dans les terres, et surtout du côté du nord; et quoiqu'il n'y ait guère de bourgades qui ne soient composées de vingt, trente, quarante et cinquante familles, ils n'ont point de maisons. L'ombre des arbres les défend des ardeurs du soleil pendant le jour, et ils se font des branches et des feuillages une espèce de toit contre les mauvais temps de la nuit. L'hiver ils s'enferment dans des naves qu'ils creusent en terre, et y demeurent plusieurs ensemble, à peu près comme les bêtes. Ils n'ont pour armes que l'arc, la flèche ou le javelot; mais ils les portent toujours à la main, soit pour

chasser, soit pour se défendre de leurs ennemis; car les bourgades se font assez souvent la guerre les unes aux autres. Les *femmes* sont vêtues un peu plus modestement, portant, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, une manière de tablier tissu de roseaux, comme les nattes les plus fines; elles se couvrent les épaules de peaux de bêtes, et portent à la tête, comme les hommes, des réseaux fort déliés; ces réseaux sont si propres, que nos soldats s'en servent à attacher leurs cheveux. Elles ont, comme les hommes, des colliers de nacres mêlés des noyaux de fruits et de coquillages qui leur pendent jusqu'à la ceinture, et des bracelets de même matière que les colliers. L'occupation la plus ordinaire des hommes et des femmes est de filer. Le fil se fait de longues herbes qui leur tiennent lieu de lin et de chanvre, ou bien de matières cotonneuses qui se trouvent dans l'écorce de certains fruits. Du fil le plus fin on fait les divers ornements dont nous venons de parler, et du plus grossier, des sacs pour différents usages, et des filets pour pêcher. Les hommes, outre cela, avec diverses herbes dont

les fibres sont extrêmement serrées et filamenteuses, et qu'ils savent très-bien manier, s'emploient à faire une espèce de vaiselle et de batterie de cuisine assez nouvelle et de toutes sortes de grandeurs. Les pièces les plus petites servent de tasses; les médiocres d'assiettes, de plats, et quelquefois de parasols dont les femmes se couvrent la tête; et les plus grandes de corbeilles à ramasser les fruits, et quelquefois de poêles et de bassins à les faire cuire; mais il faut avoir la précaution de remuer sans cesse ces vaisseaux pendant qu'ils sont sur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache, ce qui les brûlerait en très-peu de temps.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, et sont naturellement railleurs; ce que nous éprouvâmes en commençant à les instruire : car sitôt que nous faisons quelques fautes dans leur langue, ils se mettent à plaisanter et à se moquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils se contentent de nous avertir honnêtement des fautes qui nous échappent; et quant au fond de la doctrine, lorsqu'il arrive que nous leur expliquons quelque

mystère ou quelques points de morale peu conformes à leurs préjugés ou à leurs anciennes erreurs, ils attendent le prédicateur après le sermon et disputent contre lui avec force et avec esprit. Si on leur apporte de bonnes raisons, ils écoutent avec docilité, et si on les peut convaincre, ils se rendent et font ce qu'on leur prescrit. Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement ni presque de religion et de culte réglé. Ils adorent la lune, ils se coupent les cheveux, je ne sais si c'est dans le décours, en l'honneur de leur divinité; ils les donnent à leurs prêtres, qui s'en servent à diverses sortes de superstitions. Chaque famille se fait des lois à son gré, et c'est apparemment ce qui les porte si souvent à en venir aux mains les uns contre les autres.

Enfin, pour satisfaire à la dernière question que vous m'avez encore fait l'honneur de me proposer, et qui me semble la plus importante de toutes, touchant la manière d'étendre et d'affermir de plus en plus dans la Californie la *véritable religion*, et d'entretenir avec ces peuples un commerce durable

et utile à la gloire et à l'avantage de la nation, je prendrai la liberté de vous dire les choses comme je les pense, et comme la connaissance que j'ai pu avoir du pays et du génie des peuples me les fait penser. Premièrement, il paraît absolument nécessaire de faire deux embarquements chaque année: le plus considérable pour la Nouvelle-Espagne, avec qui on peut faire un commerce très-utile aux deux nations; l'autre pour les provinces de *Cilanoa* et de *Sonora*, d'où l'on peut amener de nouveaux missionnaires, et apporter ce qui est nécessaire chaque année à l'entretien de ceux qui sont déjà ici. Les vaisseaux qui auraient servi aux embarquements pourraient aisément, d'un voyage à l'autre, être envoyés à de nouvelles découvertes du côté du nord; et la dépense n'irait pas loin si l'on voulait employer les mêmes officiers et les mêmes matelots dont on s'est servi jusqu'ici, parce que, vivant à la manière de ce pays, ils auraient des provisions presque pour rien, et, connaissant les mers et les côtes de la Californie, ils navigueraient avec plus de vitesse et plus de sûreté. Un autre point essentiel, c'est de

pouvoir à la subsistance et à la sûreté tant
 des Espagnols naturels qui y sont déjà, que
 des missionnaires qui y viendront avec nous
 et après nous. Pour les missionnaires, de-
 puis mon arrivée, j'ai appris avec beaucoup
 de reconnaissance et de consolation, que
 notre roi Philippe V, que Dieu veuille con-
 server bien des années, y a déjà pourvu
 de sa libéralité vraiment pieuse et royale,
 assignant par année à cette mission une
 pension de six mille écus, sur ce qu'il avait
 appris des progrès de la religion dans cette
 nouvelle colonie. C'est de quoi entretenir
 un grand nombre d'ouvriers qui ne man-
 queront pas de venir à notre secours. Pour
 la sûreté des Espagnols qui sont ici, le fort
 que nous avons déjà bâti pourra servir en
 cas de besoin; il est placé au quartier de
 Saint-Denis, dans le lieu appelé *Concho* par
 les Indiens; nous lui avons donné le nom
 de Notre-Dame de Lorette, et nous y avons
 établi notre première mission. Il y a quatre
 petits bastions, et est environné d'un bon
 fossé; on y a fait une place d'armes, et on
 y a bâti des casernes pour le logement des
 soldats. La chapelle de la sainte Vierge et

La maison des missionnaires sont près du fort. Les murailles de ces bâtiments sont de briques, et les couvertures de bois. J'ai laissé dans le fort dix-huit soldats avec leurs officiers, dont il y en a deux qui sont mariés et qui ont famille, ce qui les arrêtera plus aisément dans le pays. Il y a avec cela huit *Chinois* et nègres pour le service, et douze matelots sur les deux petits bâtiments appelés *le Saint-Xavier* et *le Rosaire*, sans compter douze autres matelots que j'ai pris avec moi sur *le Saint-Joseph*. On a été obligé de renvoyer quelques soldats, parce qu'on n'avait pas au commencement de quoi les nourrir et les entretenir; cependant vous voyez bien que cette garnison n'est pas assez forte pour défendre longtemps la nation, si les barbares s'avisait de remuer. Il faut donc en établir une semblable à celle de la Nouvelle-Biscaye, et la placer dans un lieu d'où elle puisse agir partout où il serait nécessaire. Cela seul, sans violence, pourrait tenir le pays tranquille, comme il l'a été jusqu'ici, grâce à Dieu, quelques faibles que nous fussions.

D'autres choses paraîtraient moins im-

portantes; mais elles ne le sont pas peu quand on voit les choses de plus près. Premièrement, il est à propos de donner quelque récompense aux soldats qui sont venus ici les premiers. On est redevable en partie à leur courage des bons succès qu'on a eus jusqu'ici, et l'espérance d'une pareille distinction en fera venir d'autres, et les engagera à imiter la valeur et la sagesse des premiers. Secondement, il faut faire en sorte que quelques familles de gentilshommes et d'officiers viennent s'établir ici pour pouvoir par eux-mêmes, et par leurs enfants, remplir les emplois à mesure qu'ils viendront à vaquer. Troisièmement, il est de la dernière conséquence que les missionnaires et ceux qui commanderont dans la Californie vivent toujours dans une étroite union. Cela a été jusqu'à présent par la sage conduite et par le choix judicieux qu'en a fait, d'intelligence avec nous, M. le comte de Montezuma, vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Mais comme les missionnaires sont assez occupés de leur ministère, il faut qu'on les décharge du soin des troupes, et que la caisse royale de Guadalajara fournisse

ce qui leur sera nécessaire. Il serait à souhaiter que le roi nommât lui-même quelque personne d'autorité et de confiance avec le titre d'intendant, ou de commissaire général, qui voulût par zèle, et dans la seule vue de contribuer à la conversion de ce royaume, se charger de payer à chacun ce qui lui serait assigné par la cour, et de pourvoir au bien des colonies, afin que tous pussent s'appliquer sans distraction à leur devoir, et que l'ambition et l'intérêt ne ruinassent pas en un moment, comme il est souvent arrivé, un ouvrage qu'on n'a établi qu'avec beaucoup de temps, de peines et de dangers.

Voilà, ce me semble, messeigneurs, tout ce que vous avez souhaité que je vous donnasse par écrit. Il sera de votre sagesse et de votre prudence ordinaire, de juger ce qu'il est à propos d'en faire savoir au roi notre maître. Il aura sans doute beaucoup de consolation d'apprendre qu'à son avènement à la couronne Dieu ait ouvert une belle carrière à son zèle. Je venais ici chercher des secours, sans lesquels il était impossible, ou de conserver ce que nous venions de

faire , ou de pousser plus loin l'œuvre de Dieu : la libéralité du prince a prévenu et surpassé de beaucoup nos demandes. Que le Seigneur étende son royaume autant qu'il étend le royaume de Dieu , et qu'il vous donne , messeigneurs , autant de bénédictions que vous avez de zèle pour faciliter l'établissement de la religion dans ces vastes pays, qui ont été jusqu'à présent abandonnés. Je suis , etc.

LETTRE SEPTIÈME.

Mon révérend père , il y a long-temps , me dites-vous , que vous soupirez après les missions ; votre attrait serait pour les plus laborieuses , et pour celles où il y a le plus à souffrir : une seule difficulté vous arrête , c'est le peu de disposition que vous vous sentez à apprendre des langues étrangères. Cet obstacle , m'ajoutez-vous , ne se trouve